

vers les abîmes. Sans elle la France elle-même n'est qu'un ange déchu. Les uns disent que c'est la monarchie qu'il lui faut, d'autres, la république; une seule chose lui est essentielle: la religion.

L. O. D.

ANTI-CHOLÉRIQUE DU DR. CREVIER.

Ce remède célèbre dont l'efficacité est attestée par des prêtres, des médecins et des milliers de personnes, est plus nécessaire que jamais.

A vendre au laboratoire du Dr. Crevier, No. 44, Rue Bonsecours, et chez MM. Devins & Bolton, pharmaciens, Rue Notre-Dame, Montréal. 4-25h

CA ET LA.

LA ST. JEAN-BAPTISTE.

Une correspondance, que nous n'avons pu publier dans notre dernier numéro, nous apprenait que la St. Jean-Baptiste avait été célébrée avec éclat à Windsor où plusieurs sociétés s'étaient donné rendez-vous de plusieurs lieues à la ronde.

Après la messe, pendant laquelle un éloquent sermon fut prêché par le Rév. Père Laurent, les sociétés se rendirent en procession dans un magnifique verger appartenant à M. Vital Ouellette, l'un des plus riches propriétaires de Windsor. On passa le reste de la journée dans cet endroit charmant, au milieu des manifestations les plus sincères de la joie et du patriotisme.

M. N. Tétrault, président de la société St. Jean-Baptiste de Chatham ouvrit la série des discours par quelques paroles pleines de tact et d'à-propos. Il fut suivi par MM. J. A. Foisy, avocat, E. A. Lacroix, ex-président de la Société St. Jean-Baptiste de Détroit, l'un de nos collaborateurs, M. Morin et M. Casgrain qui tous firent honneur à la fête du jour.

L'ACADÉMIE COMMERCIALE DE MONTRÉAL.

Nous applaudissons aux remarques faites par le *National* sur cette excellente institution dans les lignes qui suivent :

La distribution des prix aux élèves de cette institution a eu lieu hier matin, au milieu du concours ordinaire de parents et de citoyens. Ce jour, tant désiré par les écoliers, n'est pas moins bien accueilli par les parents, heureux de voir récompenser publiquement le travail et les bonnes dispositions de leurs enfants.

La foule était nombreuse et cela se comprend, car il existe peu de maisons d'éducation auxquelles le public porte autant d'intérêt qu'à l'Académie commerciale de Montréal, qui répond à un des besoins les plus impérieux de notre époque.

Nous avions des collèges où les jeunes gens faisaient d'excellentes études classiques, et se préparaient très-bien aux professions libérales, mais il nous manquait à Montréal, une école dans laquelle le jeune homme qui se destine au commerce et à l'industrie, puisse puiser les connaissances pratiques qui lui sont nécessaires.

Ce vide a été comblé par l'Académie commerciale qui sous l'intelligente direction de M. Archambault, puissamment secondé par d'habiles professeurs, est devenue une des meilleures écoles commerciales du continent.

Quelques citoyens de Montréal, Son Hon. le Juge Coursol, A. Jodoin, écrivain, Ed. Murphy, écrivain, et Comte, écrivain, ont fondé des prix annuels de \$50, qui sont accordés aux élèves qui se sont distingués par leur application à l'étude et leurs succès.

Cette prime est accompagnée d'un diplôme encadré et qui demeure pour l'élève un précieux souvenir. Cette année c'est à MM Robert Anderson, Joseph Ducharme, Henri Lépine et Emile Vanier, qu'ont été accordées ces récompenses.

A ces remarques nous n'ajouterons qu'un mot d'éloge pour les hommes généreux qui ont eu la bonne pensée de fonder des bourses en faveur des élèves de l'Académie. Rien de plus propre à favoriser l'éducation que ces bourses qui procurent à des enfants pauvres le moyen de développer des talents quelquefois remarquables. Il y en a tant de ces enfants distingués qui restent inconnus faute d'argent! La plus belle aumône qu'on puisse faire, la charité la plus utile à la société, la plus patriotique est de donner à la patrie des hommes instruits, d'empêcher qu'aucun talent ne soit perdu. Nous espérons que d'autres citoyens imiteront l'exemple de MM. Coursol, Murphy, Jodoin et Comte.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

M. Goudge, indépendant, a été élu à Hants, Nouvelle-Ecosse, sur le capitaine Armstrong, ministériel. M. Goudge remplace donc M. Howe comme député de Hants.

On mande d'Halifax, que l'hon. M. W. A. Henry, qui faisait partie de la délégation de la Nouvelle-Ecosse, à la conférence de Québec et à celle de Londres, va faire de l'opposition à M. H. McDonald, à Antigonish.

Un jeune garçon bien connu à Montréal s'est noyé, le jour du Dominion, en traversant de Montréal à l'île Ste. Hélène. Ils étaient trois dans une chaloupe, l'un de ses compagnons ayant voulu changer de place avec lui, la chaloupe chavira et l'infortuné garçon qui ne savait pas nager se noya. Il était le seul soutien de sa pauvre mère. Il avait vendu longtemps les journaux dans les rues, et il avait fait souvent ses trois et quatre piastres par jour. Depuis quelques mois il avançait aux petits garçons l'argent dont ils avaient besoin pour acheter des journaux et se faisait payer une commission.

La célébration de la fête nationale a été bien brusquement et tristement interrompue, à Coaticook. Deux hommes, Edouard Vallières et Thomas Mehern, étaient occupés à tirer le canon. Ils venaient de tirer un coup et commençaient à recharger, lorsque la décharge partit tout à coup et prématurément.

Les pauvres malheureux eurent les mains emportées et

furent lancés à une grande distance. Leur mort fut instantanée. M. le coroner Woodward alla tenir l'enquête dans la soirée. Le jury a été d'opinion que ce pénible accident a été causé par le manque de précaution dans la manière de nettoyer et de charger le canon. Comme bien on pense, cette lugubre affaire a dû jeter un voile de deuil sur la localité, où de grands préparatifs avaient été faits pour chômer dignement la fête nationale.—*Pionnier de Sherbrooke.*

CHANSON.

LE 26 JUIN, AU COLLÈGE L'ASSOMPTION.

Sur l'air : *Canadiens, venez vous joindre.....*

I.

Salut! ô maison chérie
Berceau de mon âge d'or!
Salut! seconde patrie
Que j'aime à revoir encor!
Ton clocher et la chapelle,
Et tes murs silencieux,
Ah! tout chez toi me rappelle
Qu'ici l'on fait des heureux.

II.

Revoyant sa maisonnette,
Le nid fait par ses aïeux,
Ne voit-on pas la fauvette
Entonner un air joyeux!
Sa voix plus belle et plus forte
Ravit alors l'églantier,
Et sa plus belle note
Est pour son tendre foyer.

III.

Dans ces riantes allées
Serpentant sous les ormeaux,
Dans ces ombreuses ramées,
Où chantent les chœurs d'oiseaux;
Dans ces frais et verts bocages,
Dans ces bosquets si charmants,
Plus heureux qu'un des sept Sages,
J'ai retrouvé mes quinze ans.

IV.

Plus d'un compagnon fidèle
Accourt me serrer la main:
Que sa figure étincelle!—
D'émoi son cœur est trop plein.
Mais au milieu de mes frères
J'aperçois mes professeurs:
Sous leur regards tutélaires
Nous sentons battre nos cœurs.

V.

A chaque pas que j'avance
Surgissent maints souvenirs:
Là furent mes jeux d'enfance
Parmi les tendres zéphirs:
Plus loin sont nos promenades,
A l'ombre d'épais rameaux,
Où, feignant d'être malades,
Nous goûtions un doux repos.

VI.

Ici le Dieu du silence
Fut témoin de mes labeurs;
J'escaladai la science
Armé de mes vieux auteurs,
Reconnaissez-moi, Saturne,
Mars, Jupiter, Apollon,
Noir Vulcain, puissant Neptune,
Et toi, terrible Pluton!

VII.

Ballotés par la tempête,
Ici-bas disséminés,
On nous donne un jour de fête
Pour nous voir tous rassemblés;
Honneur au digne Lévyte,
Qui nous fit un si beau jour!
Oh! n'est-ce pas qu'il mérite
Un joyeux refrain d'amour!

VIII.

Toi, chante aux mille harmonies
Orgue, doux écho des cieux,
Rédit par tes mélodies
L'hommage d'un cœur pieux.
Que ta puissante cadence
Se prête à nos sentiments!
Qu'un chant de reconnaissance
Résonne au loin dans nos rangs!

Z. MAYRAND,
Ancien Elève.

LES ETAPES D'UN CONSCRIT.

VEILLÉE AU BIVOUAC.

Notre escouade entourait un feu de bivouac dans les Champs Elysées à Paris; c'était pendant les journées de juin 1848. Notre bataillon se reposait des combats soutenus pendant la journée. A 8 heures du soir, nous avions été envoyés en réserve, et les feux allumés, la soupe faite et engloutie, avec voracité, par nos estomacs affamés, chacun alluma sa pipe et, suivant l'usage, on se raconta les péripéties des combats soutenus depuis deux jours: la fusillade qui retentissait de loin en loin dans les rues de la grande ville prêtait un caractère extraordinaire à cette causerie guerrière.

—Tu ne parais pas trop fatigué, Patand, dis-je à un vieux sergent, trois fois chevronné, se trouvant à ma droite; on dirait que tu viens de l'exercice! Dieu sait, pourtant, que nous

avons marché, couru, grimpé par-dessus ces tas de pavés qu'ils appellent des barricades! Moi, les jambes me rentrent dans le ventre; je parie qu'elles sont raccourcies de six pouces!

—Oh! toi, Blauquer, tu te plains toujours; quand tu auras trainé, comme moi, la clarinette, pendant 12 ans, en Afrique et ailleurs, tu auras le droit de te plaindre; si on t'en laisse le temps! J'étais comme toi la première année de service; c'est surtout ma première étape dont je me souviendrai toujours! cristi que c'était dur; quand j'y pense j'ai mal aux pieds!

—Voyons, racontes-nous-là, ta première étape, ça doit être drôle, et ça vaut mieux que de parler des camarades que nous avons laissés sur le terrain ou qui souffrent aux ambulances!

—Eh bien, soit! Vous saurez donc, camarades que j'ai tiré au sort en 1835. Mon père, cultivateur d'une petite ferme près d'Abbeville, en Picardie, ne pouvant m'acheter un homme, attendu que j'avais derrière moi trois frères et deux sœurs, me dit un beau jour: "Mon pauvre Pierre! tu vas subir le sort; si tu amènes un mauvais numéro, il faudra partir, mon garçon; tu sais que nous sommes pauvres, il me serait impossible de trouver deux ou trois mille francs pour t'acheter un remplaçant. D'ailleurs tu exempteras ainsi ton frère Louis; tu es fort, courageux; Dieu te protégera. J'en suis bien chagrin, mon gars, mais contre l'impossibilité, il n'y a pas de loi."

Je me résignai à cette nécessité, sans trop de peine, et huit jours après je partais pour Abbeville avec mon père et mon frère Louis. Nous nous dirigeâmes de suite vers la Mairie où avait lieu le tirage. Je voulus moi-même prendre mon billet à cette satanée loterie. Je plongeai donc ma main dans la boîte et je présentai au sous-Préfet qui présidait le petit papier roulé contenant ma destinée. No. 3, cria-t-il, après l'avoir déplié.

J'étais sûr d'être pincé, n'ayant aucun cas d'exemption. Mon père et mon frère pleuraient; moi, j'étais un peu ému, mais je me raidis et je sortis, en chantant, pour faire parade de mon courage que nous affirmâmes encore par un petit air de réqui-qui, avant de regagner le village, puis j'achetai deux ou trois aunes de rubans tricolores, qui me servirent à fixer à ma casquette, un gigantesque numéro 3 imprimé.

Un mois après, dans le costume du père Adam, je saluais militairement, monsieur le Préfet et toute la séquelle, au moment où il criait: *bon pour le service!* Le secrétaire recruteur; m'annonçait, de son côté, que j'étais incorporé au 3e bataillon des Chasseurs de Vincennes. Cette cérémonie avait lieu le 19 mars 1839!

Le 1er mai, un gendarme frappait à notre porte et me présentait une pancarte imprimée: c'était une feuille de route! Je devais rejoindre le dépôt du bataillon, à Orléans, où il tenait garnison: 55 lieues à mettre les pieds l'un devant l'autre!

Pas moyen de prendre de voitures, ça coûte trop cher; j'ai-mais bien mieux réserver le petit pécule dont mon père me gratifiait, pour payer ma bienvenue au régiment et une partie de ma masse, ce qui vous fait toujours bien accueillir des chefs.

Mon père m'avait acheté à Abbeville, un vieux sac d'occasion, en peau de veau; ma mère le bourra d'un tas de linge; bas, chemises, mouchoirs, cravattes de laine, que sais-je? Une paire de souliers de rechange était fixée sur le côté, un pain de six livres bouclé dessus. Ainsi équipé, un bon bâton à la main, une gourde pleine d'eau-de-vie pendue au côté, je dis adieu à toute la famille!

Inutile de vous raconter cette scène-là; pour vous tous, ça été la même chose sans doute. Beaucoup de larmes, beaucoup de souhaits:

"Portes-toi bien! prends garde à toi! écris-nous souvent; ne te fais pas punir, etc."

Mon frère m'accompagna un bout de chemin. Je devais être arrivé à Amiens le lendemain soir. C'est de cette ville que partaient tous les conscrits du Département de la Somme, pour rejoindre les différents dépôts.

Je débutai dans ma carrière de *pousse-cailloux* par une bonne chance. A peine avais-je fait une lieue, qu'une voiture de richard me dépassa; attelée de deux chevaux, elle était conduite par un domestique en livrée, il allait à Amiens chercher son maître. Ma figure lui plut sans doute, car il m'offrit de monter à côté de lui sur le siège. Je n'ai pas besoin de vous dire que d'un saut je fus à mon poste; débouclant mon sac, je le plaçai à mes pieds et me voilà, comme un grand seigneur, en route pour la capitale de notre province! Ce brave homme ne s'en tint pas là, il voulut absolument me faire manger avec lui à son auberge où nous arrivâmes à 2 heures après-midi. "J'ai été soldat, voyez-vous, me dit-il, et je sais ce que c'est que de porter le sac; on est bien content de le déposer de temps à autre et de se délasser les jambes en faisant courir les chevaux à votre place."

Nous sortîmes ensemble pour visiter la ville. J'allai à la Place m'informer du lieu de réunion des conscrits et de l'heure. On me répondit que le général de brigade nous passerait en revue le lendemain à 6 heures du matin sur le champ de Mars et que nous partirions à 7 heures, sous la conduite de sous-officiers, pour le lieu de notre destination, et on me remit un billet de logement.

Je lus sur le petit carré de papier: M. Houlin, marchand boucher, rue du Beffroi, No. 10. Je me présentai chez mon hôte. Il me répondit qu'il ne pouvait me loger; "Mais, tenez, mon brave, voilà quarante sous; allez à l'auberge et par-dessus le marché, faites-vous la soupe avec ça; et il me présentait un bon morceau de bœuf de deux ou trois livres." Je remerciai chaudement et revins à l'auberge où je fis un pot au feu d'ordonnance. Par là-dessus je dormis les poings fermés.

A 5 heures les clairons et les tambours battant et sonnant la Diane, me réveillèrent en sursaut. Je trouvai cette musique peu de mon goût, et cependant je devais m'y habituer car je l'ai assez entendue pendant douze ans, ce concert-là.

(A continuer.)

Les Pilules du Dr. Colby sont un remède sûr.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, le 2 juillet courant, la dame de George Harwood, Ec., de la maison Desbarats, une fille.

MARIAGE.

A St. Ours, le 21 Juin, par le Révérend Messire R. LaRue, cousin du marié, le Dr. Omer LaRue, de Putnam, Conn., à Delle Hermine David, fille du Dr. David, de St. Ours. L'heureux couple est parti pour les Etats-Unis. Nos meilleurs souhaits.

DÉCÈS.

A Montréal, le 22 Juin, à l'âge de 65 ans et six mois, Mr. Jean Baptiste Labelle, époux de Dame Josephine Tourville.